

III. Histoire juive / Joodse geschiedenis

JEAN-MICHEL CHAUMONT

«La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance»

Paris, La Découverte, 1997, 381 p.

Vertigineuse descente dans l'enfer d'une mémoire impossible, ce livre met en lumière les enjeux, les mécanismes et les dérives des luttes pour la reconnaissance. Au départ, il s'agit de comprendre les sordides querelles qui existent depuis plus d'un quart de siècle entre les différentes victimes du nazisme. Au cœur de ce débat, on trouve une affirmation "passionnée et vaine", celle de l'unicité absolue de la *Shoah*. Affirmation qui suscite l'indignation des autres victimes dont les souffrances se voient banalisées. Mais "qu'est-ce que cela changerait si l'assassinat national-socialiste n'avait pas eu ce caractère d'unicité ?" se demande l'auteur à la suite de E. Jäckel. Et comment en est-on arrivé à une telle affirmation ? Derrière cette sinistre course pour la palme de la plus grande souffrance, qu'est-ce qui se joue ? Simple vanité humaine ou désir de gloriole ? Pas seulement et pas d'abord. Plus fondamentalement, "il y a également des attentes de reconnaissance issues d'une histoire tragique d'humiliations, d'occultations et de stigmatisations de personnes - les survivants juifs en particulier - qui avaient pourtant déjà enduré le pire". Ce livre retrace l'histoire de "l'acharnement à être reconnu et de l'enfer qui se crée quand la réponse ne vient pas". Car l'enjeu ultime de la mémoire de la *Shoah*, c'est bien la place des survivants dans la société, la restauration de leur confiance dans le monde et de leur estime d'eux-mêmes. Si

cette lutte fondamentale a dérivé jusqu'au sordide, il faut en chercher l'origine dans les années 1945-1967, époque où les survivants n'ont pas été reconnus et sont entrés dans l'univers hors humanité de la honte. L'auteur cherche ensuite à comprendre comment - par quels chemins symboliques - cette attente frustrée va trouver le moyen de prendre sa revanche, quitte à faire de nouvelles victimes et à mener à l'impasse. Enfin, s'appuyant sur une analyse approfondie des concepts de génocide et d'ethnocide, il tentera de nouvelles voies pour sortir de cette impasse.

Le sujet de l'ouvrage n'est pas l'histoire des relations entre les nazis et leurs victimes pendant la guerre, mais bien des relations entre les victimes, les sociétés civiles et les Etats après 1945; et l'analyse, on l'aura compris, n'est pas celle d'un historien, mais bien d'un sociologue et philosophe, ancien collaborateur de la Fondation Auschwitz à Bruxelles. Il n'y a d'ailleurs pas de document pour étayer les hypothèses de l'auteur : "ce ne sont pas des choses qui se consignent ou s'archivent : un geste de mépris à peine perceptible pour un tiers, une parole maladroite peuvent laisser des traces indélébiles dans la mémoire d'un individu sans être enregistrés nulle part. La honte est rarement bavarde" (p. 17). Certes l'ouvrage a ses limites - l'auteur en convient. Ainsi, par exemple, l'analyse des mécanismes de mémoire et de ses apories dans les milieux patriotiques aurait enrichi la problématique et permis de nuancer certaines intuitions. En effet, ce livre montre que tout déni de reconnaissance entraîne un surcroît de malheur et des mécanismes pervers pour en sortir. Or, on peut se demander si les décalages entre le discours public de reconnaissance qui

héroïse et l'expérience vécue qui était traumatisante, n'est pas également un déni de reconnaissance, plus léger, moins visible, mais bien réel et dont les effets auraient mérités d'être analysés. Il n'en reste pas moins que le déplacement des enjeux de connaissance vers des enjeux de reconnaissance est, pour l'histoire de la mémoire, un renouvellement très intéressant.

Dans un premier temps, l'analyse minutieuse du sentiment de honte éprouvé par les survivants permet d'élucider le contenu des attentes originelles. Qui fait honte à qui ? Pourquoi ? A l'intériorisation des jugements des bourreaux, il faut ajouter le mépris des prisonniers politiques à l'égard des Juifs sous le prétexte qu'ils "n'ont rien fait". A la Libération, d'ailleurs, les prisonniers politiques seront les premiers à être libérés et glorifiés alors que, dès leur retour, les Juifs suscitent l'incrédulité et la suspicion. La suspicion qui pèse sur eux est au moins double. La première jette le doute sur leur vie : pourquoi ne sont-ils pas morts ? Pour survivre, n'ont-ils pas profité du système ? Voilà les victimes sommées de justifier leur existence, de prouver leur dignité. La seconde - venue d'Israël - jette le discrédit sur les morts : pourquoi se sont-ils laissés exterminer, sans révolte, comme des moutons ? Voilà les victimes devenues complices de leurs bourreaux. Bref, à la victimisation primaire s'ajoute une victimisation secondaire. La lutte pour la mémoire de la *Shoah* sera une lutte pour la réhabilitation des victimes.

La quête d'identité des victimes se fera d'abord par l'imitation du modèle dominant : on cherchera à démontrer la non-spécificité du comportement des Juifs. Mais le résultat de cette stratégie sera

moins la réhabilitation que l'occultation du sort des Juifs. Face à cet échec, une nouvelle quête passera par la revendication du statut de victime. On assiste alors, au symposium de New York en 1967, à un revirement complet : la tare de jadis est activement transformée en un emblème fièrement arboré. Ainsi, par exemple, la honte de n'avoir rien fait pour arriver dans les camps devient la gloire de l'innocence absolue. La foi absurde des Juifs, même face à la mort, n'est plus une catastrophique illusion, mais une affirmation de l'Esprit. Etc. C'est la thèse de l'unicité de la *Shoah* qui alimente d'innombrables débats au sein même du monde juif. L'auteur analyse ces débats à travers les réflexions de personnes aussi diverses que Simone Weil, Alain Finkielkraut, Tzvetan Todorov, Bruno Bettelheim et Elie Wiesel. Sa conclusion est sans appel. L'attente frustrée de reconnaissance s'est transformée en revendication. Une revendication qui non seulement ne résout rien, mais en outre brouille les pistes, voile les véritables attentes, empêche la parole nécessaire de se dire.

En effet, la honte a empêché les survivants de l'holocauste de réclamer la reconnaissance sociale dont ils avaient particulièrement besoin pour être restaurés dans leur dignité humaine et leur confiance au monde. Il s'agit donc de sortir du silence, de dénoncer les mécanismes qui régissent l'octroi de la reconnaissance dans nos sociétés, de changer nos conceptions de l'identité sociale et de la dignité de l'homme. Quelle est la véritable déshumanisation, se demande l'auteur : mourir plutôt que renoncer à l'apparence - et mépriser qui s'en écarte - ou vivre au mépris de l'apparence ? "La grandeur n'est plus ici

liée au maintien d'une conformité à un idéal social mais à l'audace nécessaire pour rompre avec ce qui apparaît alors comme l'idolâtrie de la norme" (p. 268). Plaidoyer éthique qui appelle chacun à la responsabilité devant l'histoire. L'unicité absolue de la *Shoah* n'est plus alors historique, mais mémorielle : la connaissance des faits s'allie à la protestation éthique. Et l'auteur de conclure : "Si je ne craignais l'incompréhension, je dirais qu'Auschwitz m'a rendu révisionniste. Mais alors que les révisionnistes habituels tentent de normaliser le nazisme en le rapprochant d'autres réalités historiques, quand je crois retrouver ailleurs des fragments de la criminalité nazie, je n'en conclus pas à la moindre gravité du nazisme mais au contraire à la gravité extrême de situations généralement considérées comme tolérables" (p. 290).

L'intérêt de ce livre réside non seulement dans son contenu, mais aussi dans les réflexions qu'il suscite et les problématiques qu'il relance.

Laurence van Ypersele